

## Désir(s) de révolution, désir(s) de cinéma

Gérard Grugeau

Numéro 187, juin 2018

1968... et après ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88691ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grugeau, G. (2018). Désir(s) de révolution, désir(s) de cinéma. *24 images*, (187), 16–25.

# Désir(s) de révolution, désir(s) de cinéma

PAR GÉRARD GRUGEAU



↑ No Vietnamese Ever Called Me Nigger de David Laob Weiss (1968)  
© Walker Art Center

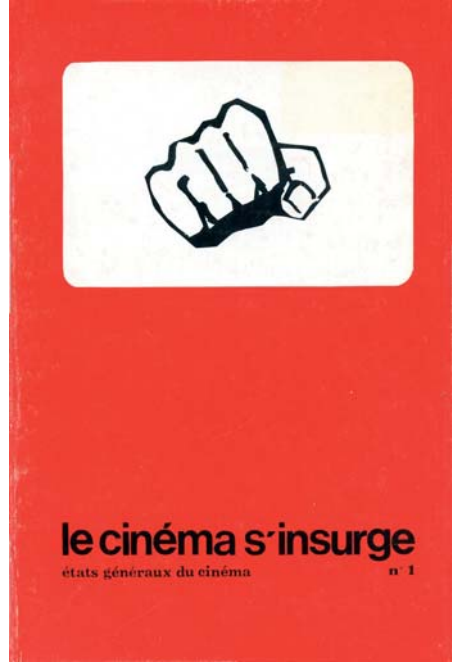
## **Rares sont les bouleversements politiques, sociaux et culturels qui ont laissé une empreinte aussi marquante dans l’imaginaire collectif que 1968 et son mythique mois de Mai.**

En France comme au Québec, aux États-Unis ou ailleurs, des populations s’insurgent et revendiquent alors, animées d’un ardent désir de voir disparaître un ordre ancien et advenir une société ouverte à tous les rêves insurrectionnels. Retour sur l’historique et l’héritage d’une année où tout a basculé et où le cinéma dans sa diversité a porté la puissance émancipatrice d’une parole en quête d’expressions et de formes nouvelles.

017

### **AU COMMENCEMENT ÉTAIT... LE VIETNAM**

On ne saurait ramener le souffle de changement qui a balayé l’année 1968 à la seule contestation étudiante en France. Cet instant libérateur où une génération prend en charge le présent, cette « brèche » selon Edgar Morin, s’empare alors de la plupart des sociétés et s’inscrit de fait dans le prolongement des luttes anticoloniales, notamment en Algérie et au Vietnam. Sans compter une longue série de revendications ouvrières. Révoltes sociales, mouvements de grève, manifestations pacifistes et libertaires, germes du féminisme à venir : une volonté de radicalité se propage partout. Dès 1967, *Loin du Vietnam* réalisé par un collectif de cinéastes (Alain Resnais, William Klein, Joris Ivens, Agnès Varda, Claude Lelouch et Jean-Luc Godard) scelle des ponts entre le monde du cinéma et le monde ouvrier. Le film est montré lors du conflit de la Rhodiacéta, une entreprise textile française de Besançon, et il appelle sans détour à une solidarité



↑ Affiches de Mai 68 – Anti-K  
↑ Affiche du film collectif **Loin du Vietnam**  
↑ Couverture Le cinéma s'insurge n° 1 – États généraux du cinéma – Eric Losfeld éditeur – Le Terrain Vague 1968

exemplaire avec les Vietnamiens et les peuples en lutte à travers le monde, cherchant à donner un nouveau sens au devenir révolutionnaire. Déjà est évoquée la nécessité de déssectoriser et d'unir les forces sociales, écueil sur lequel se brisera le rêve de Mai 68 malgré une grève générale qui rassemblera plus de neuf millions de personnes dans toute la France. Le Vietnam, Cuba, la lutte des Noirs américains, le tiers-mondisme d'inspiration cubaine et la Révolution culturelle chinoise sont parmi les sujets chauds de l'heure. Tout comme la volonté de mettre fin à la division du travail. Au cœur de cette époque bouillonnante où le temps se réinvente, les cinémas nationaux émergent, en quête d'images nouvelles. Chacun veut raconter le monde autrement et accompagner le changement. Cinq films québécois font ainsi partie de la première édition de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, en 1969 : *De mère en fille* d'Anne-Claire Poirier, *Entre la mer et l'eau douce* de Michel Brault, *Jusqu'au cœur* de Jean Pierre Lefebvre, *Le viol d'une jeune fille douce* de Gilles Carle et *Kid Sentiment* de Jacques Godbout.

Aux États-Unis, les manifestations pour les droits civiques et contre l'impérialisme se multiplient alors que Martin Luther King est assassiné et que le massacre de Mỹ Lai au Vietnam sème l'émoi. Le mouvement de la gauche radicale (Weather Underground Organization) prône la guérilla urbaine. Les campus se radicalisent et la contre-culture bat son plein. Les Black Panthers défilent à San Francisco. David Loeb Weiss tourne *No Vietnamese Ever Called Me Nigger*, film dans lequel les Afro-Américains manifestent et fraternisent avec les combattants vietnamiens alors que les jeunes Noirs servent de chair à canon et meurent en première ligne. Au Mexique, à l'approche des Jeux olympiques, les étudiants en butte contre l'autoritarisme de l'État sont violemment réprimés sur la place de Tlatetolco. Malgré la mort de Che Guevara en Bolivie en 1967, la révolution cubaine étend son influence en Amérique latine et en Afrique. En Allemagne, l'insurgé Rudi Dutschke est grièvement blessé par un militant d'extrême droite. Au Japon, l'élite de la jeunesse se révolte contre les frais de scolarité et les bases américaines d'où s'envolent les avions chargés de napalm pour le Vietnam, ouvrant la voie aux années de poudre durant lesquelles les films de Masao Adachi (*Guérilla étudiante*, *A.K.A. Serial Killer*) et Kōji Wakamatsu (*La saison de la terreur*) produiront des images d'une stupéfiante intensité. En Tchécoslovaquie, la rue se dresse contre l'entrée des chars soviétiques dans Prague. Au Liban, les étudiants exigent une université publique de qualité et s'engagent pour la cause palestinienne. Au Québec, les ferments de l'insurrection précèdent 1968 avant d'essaimer durant les années 1970. Pierre Vallières publie *Nègres blancs d'Amérique*, nom qu'il donne aux Canadiens français qui se battent alors pour leur langue et l'autonomie politique tout en multipliant les revendications sociales face au pouvoir économique anglophone. Faute d'être entendus, plusieurs de ces mouvements campés à l'extrême gauche, comme en Allemagne, en Italie, au Japon ou au Québec (voir la crise d'Octobre 1970), choisiront bientôt la voie de la lutte armée. En 1968, c'est donc ce que Gilles Deleuze nommera plus tard « l'intolérable » qui éclate au grand jour et tous ces soubresauts constituent, selon les mots du philosophe, des « phénomènes de voyance », de « vision pure » qui préfigurent d'autres possibles. Le cinéma va, bien sûr, trouver là le terrain de nouveaux champs d'expérimentation et chercher, par sa fonction esthétique,

à porter la lutte au cœur de ses pratiques plurielles. En 1977, le percutant collage kaléidoscopique de Chris Marker, *Le fond de l'air est rouge*, retracera la montée des utopies révolutionnaires, puis leur déclin jusqu'au coup d'État de 1973 au Chili, fomenté contre le régime démocratiquement élu de Salvador Allende.

#### L'AN 01 : L'INVENTION DU MONDE

En cette année 1968, on célèbre *L'An 01* comme l'illustrera en 1973 Jacques Doillon avec un humour à la fois doux et ravageur dans son film tiré de la bande dessinée de Gébé. Tout devient possible. Les cinéastes sont face à un contexte singulier qui, de par son potentiel insurrectionnel, va générer une nouvelle créativité. La spontanéité des mouvements contestataires rejetant les hiérarchies fait en sorte que la rue s'empare du symbolique et du langage. Délesté de tout programme, le désordre ambiant libère

la parole. Cette démocratisation du signe (slogans, graffitis) et cette immédiateté de la mémoire (affiches éphémères) abolissent la notion d'auteur et de nouvelles avant-gardes voient alors le jour, cherchant à concilier radicalismes politique et esthétique. En France, le renvoi d'Henri Langlois à la tête de la Cinémathèque (il sera réintégré dans ses fonctions) met le feu aux poudres. Les institutions culturelles sont prises d'assaut et occupées ; le Festival de Cannes est interrompu en solidarité avec le pays en grève. De nouveaux courants de pensée s'expriment, dont le structuralisme autour des figures de Roland Barthes,

Jacques Lacan, Michel Foucault et Louis Althusser. Christian Metz fonde son projet sémiologique du cinéma, favorisant une nouvelle approche de la critique cinématographique. Marguerite Duras, Maurice Blanchot et d'autres forment le Comité d'action étudiants écrivains qui s'engage derrière « les émeutiers, les enrégés, les ingouvernables » : *Nous sommes tous la pègre* est alors le mot d'ordre.

Avec leurs films militants, des cinéastes dépouillés de leur statut d'auteur radicalisent leur démarche et mettent sur pied des collectifs pour répondre aux enjeux de la révolution en marche et rapprocher les intellectuels des travailleurs. En France, le collectif SLON-ISKRA se regroupe derrière Chris Marker, les groupes Medvedkine incitent les ouvriers qui occupent les usines à s'emparer de l'outil cinéma. La réalisatrice et monteuse Jackie Raynal fonde le groupe Zanzibar avec notamment Philippe Garrel et Pierre Clémenti. Aux États-Unis se crée l'agence Newsreel (Robert Kramer en est membre) visant à produire une information politisée qui contrecarre le discours dominant imposé par le pouvoir. Au Québec, on organise au cinéma Verdi de Montréal « Les dix jours du

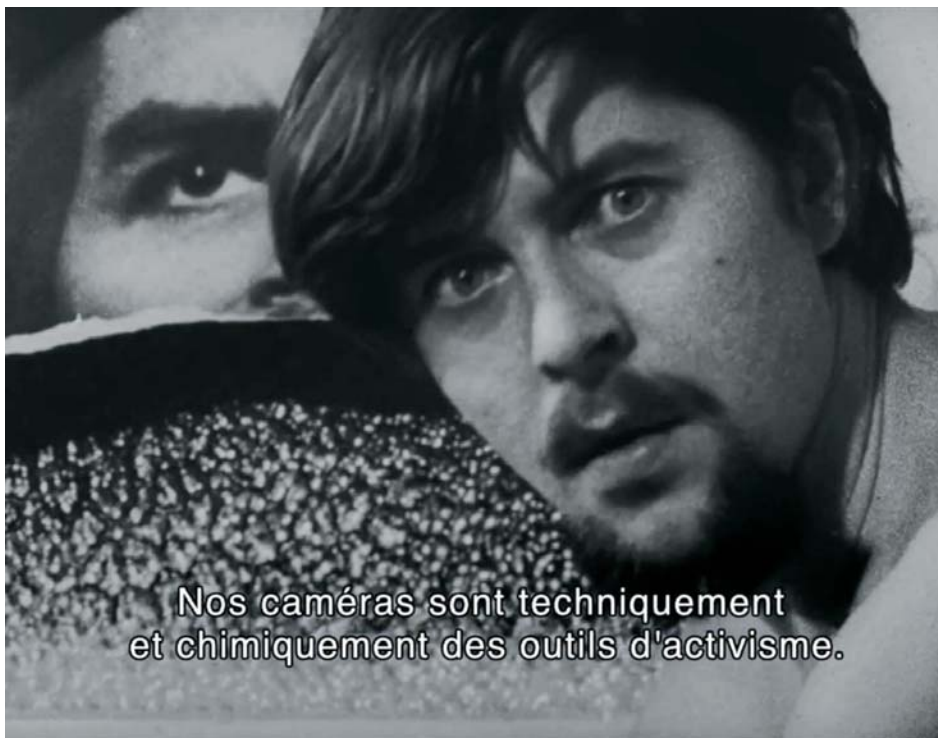
## Les institutions culturelles sont prises d'assaut et occupées ; le Festival de Cannes est interrompu en solidarité avec le pays en grève.

cinéma politique » qui accueillent Jean-Luc Godard, lequel se rendra ensuite en Abitibi pour une expérience de télévision libre, aventure qui échouera. Dans cette nouvelle façon de penser les images, la notion d'œuvre est abandonnée. Il faut sortir du cadre et se commuer en avant-garde totale. Godard entend rompre avec la salle de cinéma et son « immonde drague de l'œil » pour trouver le *bon lieu* d'où pourra se déployer une nouvelle pédagogie qui transformera le réel. Déjà en 1967, *La Chinoise* annonçait les films du collectif Dziga Vertov derrière lequel agiront bientôt Godard et Jean-Pierre Gorin. Les ciné-tracts produits à l'époque témoignent de cette nouvelle conjoncture plus poreuse qui alimente le débat politique (voir au Québec *Taire des hommes* de Pierre Harel et Pascal Gélinas qui évoque « le lundi de la matraque »). Des textes majeurs, liés aux situationnistes qui proposent une analyse critique de la civilisation marchande (« vivre sans temps morts et jouir sans entraves »), comme *De la misère en milieu étudiant* (Mustapha Khayati, 1966), *La société du spectacle* (Guy Debord, 1967) et *Le traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations* (Raoul Vaneigem, 1967) ancrent le désir de révolution dans la poésie et la vie quotidienne car, selon les auteurs, tout doit s'inscrire dans une démarche émancipatrice radicale. La vie devient une forme artistique en soi qu'il faut désaliéner en se regroupant autour du prolétariat et des comités ouvriers autogérés, bref allier ludisme et militantisme.

C'est de fait toute la mythologie de cette révolution sociale que véhicule l'année 1968. Bien des films (voir notre Index) sont arrimés aux aspirations des insubordonnés qui ne se reconnaissent plus dans l'archaïsme du vieux monde et cherchent à réinventer une communauté de destins. Rejet du Père, de la Loi, du Symbolique, refus de l'autorité et de la violence sociale (université, usine, police, armée, famille, église, psychiatrie... tout y passe!), révolte contre la société marchande, le capitalisme et l'impérialisme, libération sexuelle et planning familial, droits des minorités sexuelles, soif de contre-culture : les enfants de Marx et de Coca-Cola, de Frantz Fanon et de Herbert Marcuse sont sur tous les fronts et une parole multiforme explose, fleurit, avide de changer les données politiques du temps, alors que les frontières sociales s'effondrent. *Sous les pavés, la plage...* le réveil sera amer.

## 1968 ET APRÈS : UNE HISTOIRE AU PRÉSENT

Que reste-t-il aujourd'hui de l'année 1968 au-delà du romantisme et de la mythologie ? Quel bilan dresser de cette période fondatrice, de ce moment de basculement porté par une irrépressible aspiration à vivre qui est venue subvertir le quotidien ? En 1968, la révolution n'a pas eu lieu... et les utopies se sont dissipées, entraînant certains vers la violence aveugle (la Fraction armée rouge dans *Une jeunesse allemande* de Jean-Gabriel Périot) au cours des années 1970. Avec la grève emblématique de chez Lip (qui débouchera sur une coopérative autogérée par les salariés) et la bataille du Larzac pour protéger les terres des paysans contre l'agrandissement d'un terrain militaire, le délitement des luttes en France n'aura cependant pas été total. Même chose au Québec : l'usine textile de Tricofil à Saint-Jérôme donnera lieu à une expérience d'autogestion ouvrière qui durera de 1975 à 1982. Sur le plan sociétal, l'élan de 68 s'installera dans



↑ Une jeunesse allemande de Jean-Gabriel Périot (2015) → L'arrêt du Festival de Cannes, le 18 mai 1968 (Source : Traverso)  
→ Claude Lelouch, Jean-Luc Godard et François Truffaut, Grande salle du Palais, Cannes 1968



la durée, bouleversant les comportements. Mais cet élan sera également détourné et les idéaux bradés sur fond d'américanisation généralisée. La société de consommation récupère le mouvement, l'ingère (même pour les grands couturiers, « *Rebel Sells* »), cédant le pas au tout économique et au fétichisme de la marchandise. Dans son pamphlet paru en 1986 (*Lettre à ceux qui sont passés du col Mao ou Rotary*), Guy Hocquenghem fustigera les anciens de 68 qui ont très vite succombé aux sirènes du néolibéralisme, sacrifiant au culte de l'individualisme et du narcissisme contemporains. Alors, révolution introuvable, comme l'avançait le philosophe Raymond Aron ? Fuite dans l'imaginaire et héritage impossible (du fait du refus de toute hiérarchie), selon le sociologue Jean-Pierre Legoff ? « Triste victoire de la raison productiviste sur les déraisons romantiques », d'après Régis Debray ? Dès 1978, ce dernier postule que « la stratégie du développement du capital exigeait la révolution culturelle de Mai », et que 68 a été dans les faits un facteur de stabilisation des rapports de classe qui a facilité « le passage de la vieille bourgeoisie d'État à une nouvelle bourgeoisie financière » et « à une technocratie triomphante.<sup>1</sup> » Il semble toutefois que 79 % de la population française se réclame encore de 68 et rejette le courant réactionnaire qui veut liquider à tout prix l'héritage de cette période exaltante. Pour le linguiste américain Noam Chomsky, l'impact de 68 est au contraire durable et globalement positif. « La démocratie est plus forte aujourd'hui qu'elle ne l'était en 1968<sup>2</sup> », prétend-il, comme l'a montré la mobilisation instantanée contre la guerre en Irak en 2003 alors qu'il avait fallu six ans dans les années 1960 avant que l'intervention au Vietnam ne soit vraiment contestée. Alors 68, moment en partie insaisissable ? Sans doute. D'où la nécessité de dépasser l'évènement et de se le réapproprier en l'inscrivant dans une temporalité plus longue.

Depuis l'année 1968, le monde a certes beaucoup changé, régressé diront certains. Il est la proie du spectacle et de la marchandisation ; il s'est fragmenté et le politique s'est délité. Il est donc d'autant plus important de redonner une densité historique à cette période et à ses prolongements, quand on sait que 68 est un évènement inachevé. Et peut-être est-ce justement parce qu'il n'a jamais connu de dénouement qu'il continue « d'agir dans nos têtes et dans la rue », selon Régis Debray. Or, le cinéma est un outil pour réinjecter de la complexité dans le récit historique et la relation au réel. Cela peut prendre différentes formes. Olivier Assayas dans « sa quête de l'invisible » s'est délesté de l'éclatement des formes lié à ces années-là pour faire le choix du romanesque (*Après Mai*, 2012). D'autres comme Sergei Loznitsa (*Maidan*, 2014) ou João Moreira Salles (*No Intenso Agora*, 2017) interrogent, pour leur part, le rapport aux images – réelles ou archives – pour leur conférer une puissance subversive. Déjà Hervé Le Roux, en 1996, dans *Reprise* (côté documentaire) et Philippe Garrel, en 2005, dans *Les amants réguliers* (côté fiction), avaient renflammé les écrans, redonnant une intensité contestataire et poétique à des images qui construisent un regard et une mémoire inestimables. Même choc face à *Low Life* (2012) de Nicolas Klotz et Élisabeth Perceval qui transfigurent une jeunesse underground en quête d'engagement dans un monde à

l'agonie. Ou face à *Revolution Zendj* (2013) de Tariq Tegua qui revivifie la croyance politique en associant intensité de la forme et réveil des espérances.

En 2011, s'inspirant du mouvement des Indignés en Espagne et des printemps arabes, les mouvements *Occupy Wall Street*, et bientôt Occupons Montréal, s'insurgent contre le capitalisme financier et les inégalités sociales. En France, le mouvement pluriel Nuit debout tente en 2016 de relancer la démocratie directe et participative dans l'esprit de 68. Aujourd'hui, en 2018, les collégiens américains marchent contre l'usage des armes à feu après la tuerie de Parkland. Sur le plan artistique, on assiste à une re-politisation du regard, doublée d'une hybridité du langage. Au Québec, dans l'effervescence du Printemps étudiant de 2012, le collectif *épopée* tourne *Insurgence*; Rodrigue Jean filme de jeunes exclus prisonniers de la logique marchande d'une époque sombre et violente dans *L'amour au temps de la guerre civile* en 2014; Mathieu Denis et Simon Lavoie mettent en scène le désir insurrectionnel dans *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau* en 2016. L'année suivante, Sylvain l'Espérance dans son film essai *Combat au bout de la nuit* filme à Athènes la crise grecque et les lieux de résistance à travers la ville, là où les citoyens remettent le réel en mouvement. En France, Bertrand Bonello se penche sur les nouvelles formes de radicalisation d'une génération en manque de repères dans *Nocturama*. Éric Baudelaire dans *Also Known As Jihadi* s'inspire, quant à lui, de Masao Adachi, pour suivre le parcours d'un jeune Français qui est allé gonfler les rangs du Front al-Nusra en Syrie. Comme quoi si les affects politiques mobilisés en 68 se sont déplacés, ils résonnent encore avec force, interrogeant sans cesse notre présent, le cinéma nous invitant – hier comme aujourd'hui – à redevenir les sujets de notre propre histoire.

Vus sur les murs de Montréal les slogans de l'heure, relayés par les médias sociaux : « *Non à la culture du viol* », en écho au mouvement #MoiAussi qui voit la parole des femmes victimes d'agression sexuelle se libérer face au pouvoir masculin ; « *How do I know what is real?* », à l'heure des *Fake News* qui envahissent l'espace médiatique. L'insubordination est toujours là, vivante.

Chaotique dans son éblouissante liberté, l'esprit de 68 perdure. Avec leurs expériences sensibles et la masse lyrique qu'elles véhiculent, de telles périodes insurrectionnelles continuent de fasciner, car elles sont généralement du côté de la vie et de la fête collective, reformulant les imaginaires et les idéaux d'émancipation. Donnons à Raoul Vaneigem le mot de la fin : « Une société qui abolit toute aventure fait de son abolition la seule aventure possible ». Tout est dit.

LE CHAMP DE TOUS LES POSSIBLES ET DE TOUS LES PENSABLES  
RESTE OUVERT.

1. Régis Debray, *Mai 68, une contre-révolution réussie*, Essai Mille et une nuits, 1978, réédité en 2008
2. *New Statesman*, 8 mai 2008, *Noam Chomsky on 1968*



↑ Après Mai de Olivier Assayas (2012)  
→ Ceux qui font les révolutions à moitié... de Mathieu Denis et Simon Lavoie (2016)